Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 32 (1894)
Heft: 28

Artikel: Le petit tambour
Autor: Collas, Louis
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-194377

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

— Te m'ein choisetré ion, se lâi fâ, dè trâi âo quatro ceints, que sâi rodzo et nâi, kâ n'ein vu min d'autro ; c'est lè meillâo ! oût-tou ?

— D'accoo ! fari coumeint te mè dis et déman né lo t'amîno. Dinsè te pâo preparâ lo trabetset.

Lo leindéman matin, lo carbatier va atsetâ pèdze, pâivro, sau, coriandès et tot cein que faut po assaizenâ ; va coumandâ lo tia-caïon et la fenna que râclliè lè boués, prepârè lè poeintérus âo pinguelions et mâolè lè coutés.

Tandi cé teimps, lo vesin étâi à la fâirè. Ora, lè caïons fasont te défaut, âo bin n'ein avâi-te què dâi tot bliancs ; n'ein sé rein ; tantià que n'ein trovà pas ion à la convegnance dâo carbatier. Mâ coumeint lo lulu étâi on farceu dâo diablio, ye va atsetâ, po ne pas reveni vouâisu, ou caïon dè mer, onna bête pas pe grossa qu'on petit tsat, rodzo et nâi, lo met dein on panâi, et l'eimportè.

Dévai lo né, lo vesin tracè à la pinta avoué son caïon dè mer. L'eintrè à la tsambra à bâirè, attatsè lo bétion à la piauta de 'na trablia, et quand lo carbatier eintrè et que lâi fâ :

— Yô que l'est, le caïon ?

— Lo vouâiquie, repond lo farceu, ein lâi montreint lo petit afférè. L'est bin coumeint te m'as de : rodzo et nâi ; et po lo pâi, te m'as dè trâi âo quatro ceints ; mâ porrâi bin pézâ oquiè dè plie et porrâi bin lâi avâi onna livra, kâ te ne m'as pas de se dévessâi pézâ dâi livrès, dâi quilo, dâi quintaux âo bin dâi grammes.

Ora vo laisso à peinsâ la radze dâo carbatier qu'arâi prâo émelluâ cé tsancro dè farceu, que rizâi coumeint on bossu. N'a pas pi ouzâ tant férè vairè que l'étâi furieux ; mâ l'étâi de 'na colére dâo diablio, kâ l'a du contremandâ lo tia-caïon et la fenna âi boués et l'est restâ mé dè quieinzè dzo sein repipâ on mot à son vesin.

Dè bio savâi que lo vesin a dû reimportâ lo caïon.

Le petit tambour.

Jean était petit et chétif, mais dans un corps de nain, il avait un cœur vaillant. Son père était un vieux soldat qui se plaisait à raconter ses campagnes et les beaux faits d'armes des guerres d'Afrique. Jean se passionnait pour ces récits, ses yeux s'animaient et il se promettait d'accomplir, lui aussi, quelques-unes de ces actions d'éclat qu'on cite avec admiration. On organisa dans la commune un corps de musique, il choisit le tambour, parce que cet instrument était en rapport avec ses goûts belliqueux.

Il lui arrivait souvent de dire : « Quand je serai soldat. » Ses frères haussaient alors les épaules en le raillant. Cette prétention n'était-elle pas ridicule chez un être que la nature avait fait si frêle et que ceux de son âge dépassaient de la tête ?

L'enfant devint jeune homme et resta petit. Aussi quand survint la guerre de 1870, ses frères partirent, toute la jeunesse du pays alla grossir les rangs de l'armée, lui seul fut oublié. On ne voulait pas de lui, il avait le cœur gros et souffrait cruellement de rester au logis, quand tous les autres avaient l'honneur de servir la France. Le bruit des combats qui se livraient journellement arrivait jusqu'à son village et rendait plus amère sa tristesse. Enfin il n'y tint plus et alla au chef-lieu trouver l'officier chargé de l'enrôlement des volontaires.

Cette fois encore on l'accueillit par des plaisanteries, mais il insista. S'il n'était pas capable de porter un fusil, ni la force, ni la taille n'était nécessaire pour être tambour. Il montra son savoir-faire. Devant cette volonté et cette ardeur, on céda ; il fut incorporé dans le régiment auquel appartenaient ses frères.

A partir de ce jour la gaieté lui revint. En voyant le petit tambour toujours alerte et plein d'entrain, bravant avec une joyeuse insouciance les fatigues et les périls, ses compagnons auraient rougi de se plaindre. Quand ses doigts agiles frappaient à coups redoublés la peau du belliqueux instrument, les roulements sonores, le rythme entraînant ranimaient leur courage et leurs forces, ils oubliaient la longueur des étapes et accéléraient le pas avec confiance. A l'heure du combat, on l'entendait battre la charge avec le sang-froid d'un vieux soldat.

Les notes guerrières se mêlaient au bruit de la fusillade et au milieu de la fumée, Jean apparaissait fier et intrépide, escaladant les hauteurs, franchissant les obstacles, guidant les soldats.

La mort qu'il bravait avec une folle audace passait à côté de lui sans l'atteindre. Mais la fortune de la guerre est changeante. Un jour il tomba avec un peloton d'avant-garde dans une embuscade ennemie. Les prisonniers désarmés étaient entourés d'un cercle de nombreux Prussiens. Sous les menaces les plus terribles, on leur avait défendu de pousser un cri. Le détachement dont ils avaient été chargés d'éclairer la marche approchait. Il ne soupçonnait pas le danger et, surpris, il allait infailliblement succomber sous les coups des Prussiens

Les malheureux Français sont en proie à une cruelle anxiété ; ils vont assister au massacre de leurs concitoyens et ne peuvent rien faire pour l'empêcher. Déjà ils croient entendre dans le lointain le pas cadencé de ceux qui marchent à la boucherie. Mais Jean n'a pas perdu son sang-froid, il a aperçu son tambour jeté au pied d'un arbre, il est si petit, si chétif qu'on ne fait pas attention à lui. Il en profite pour ramper, se glisser sur l'herbe, et, tout à coup, l'air retentit d'un rythme bruyant qui envoie au loin le signal d'alarme. Un coup de feu part d'un fusil ennemi, la balle siffle et les roulements du tambour vont s'affaiblissant, puis s'éteignent dans un dernier son, triste et lugubre comme un sanglot.

Le petit tambour gisait inanimé sur le gazon rougi de son sang, le sourire entr'ouvrait encore ses lèvres pâles ; on eût dit qu'il dormait et que de doux rêves charmaient son sommeil. Il savait bien, quand ses doigts faisaient entendre l'appel libérateur, qu'il se dévouait à la mort ; il l'avait acceptée sans hésitation, d'un cœur résolu, puisqu'à ce prix ses compagnons d'armes devaient échapper à la catastrophe qui les attendait.

Quelques moments se passèrent pendant lesquels on n'entendit que les commandements formulés à voix basse par les chefs allemands, le maniement des armes que les soldats préparaient dans une attente anxieuse ; les prisonniers comptaient les minutes, bien longues pour leur impatience ; puis le silence fut interrompu par les éclatantes fanfares du clairon, les pantalons rouges se montrèrent derrière les haies, et le combat s'engagea furieux, sans merci. Après les crépitements d'une fusillade meurtrière, ce fut la lutte corps à corps ; la baïonnette perçait les poitrines, la crosse broyait les crânes, on entendait les cris rauques des combattants, les gémissements des mourants et des blessés. La victoire resta aux Français ; mais elle coûta cher et les vainqueurs cherchèrent tristement parmi les morts ceux de leurs amis blessés qu'on pouvait encore conserver à la vie. Il était surtout une des victimes sur le sort de laquelle tous les cœurs s'attendrissaient : c'était le petit tambour, immobile au pied d'un hêtre ; sa main tenait encore la baguette ; la caisse brisée à côté de lui. Tous, en contemplant les traits imberbes de l'enfant, se sentaient douloureusement émus, et, parmi ces mâles visages, il en était plus d'un sur lequel coulait une larme de regret. Il méritait bien d'avoir sa part de succès et d'entendre les éloges que prodiguaient à son héroïsme ceux qu'il avait sauvés.

Tout à coup une exclamation joyeuse se fit entendre, Jean avait tressailli sous les embrassements de ses frères. On avait senti son cœur battre, une faible coloration se répandait sur sa face livide. Au bruit des voix amies qui retentissaient à ses oreilles, il sembla sortir d'un long rêve et promena ses regards sur la foule pressée autour de lui ; il comprit tout et un éclair de joie brilla dans ses yeux.

Son sacrifice n'avait pas été inutile, il pouvait mourir, l'admiration reconnaissante dont il était l'objet le payait assez. La voiture d'ambulance qui l'emmena fut escortée des voix et des bénédictions de ses compagnons d'armes. Le bruit de son dévouement le suivit dans la ville où il fut traité ; il fut soigné avec une touchante sollicitude, mais le bonheur fut peut-être plus efficace que la science des médecins pour le guérir. Il pouvait être fier de lui en regardant la croix qu'on avait attachée sur la poitrine. La convalescence fut longue, trop longue pour son patriotisme, frémissant au bruit des combats dont il ne pouvait avoir sa part. La guerre devait finir sans qu'il lui fût permis de reprendre sa place dans son régiment. Le souvenir du petit tambour y est pieusement conservé, son village est fier de lui, et, lorsqu'il traverse les rues, nul ne raille plus l'exiguïté de sa taille, car il peut dire avec un légitime orgueil :

« Je suis faible et petit, mais, parmi les grands et les forts, y en a-t-il beaucoup qui aient mieux payé leur dette au devoir et au pays ? »

Louis COLLAS.

Vieux documents.

Nous devons à l'obligeance d'un abonné de pouvoir mettre sous les yeux de nos lecteurs l'étrange missive qu'on